

Lacan Quotidien



N° 863 – Dimanche 26 janvier 2020 – 17 h 48 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Dignité de la faille

EN AVANT

Ambiguïté du consentement, puissance de l'écrit.

Sur *Le consentement* de Vanessa Springora par Clotilde Leguil

La psychiatrie affolée

À propos de *Horizon 64 / Confluents 72* par Romain-Pierre Renou

Entretien avec le docteur Daniela Finzi, directrice de recherche au Musée Sigmund-Freud à Vienne par Élodie Maurot dans *La Croix*



Ambiguïté du consentement, puissance de l'écrit *Sur Le consentement de Vanessa Springora*

par Clotilde Leguil

Le mouvement de libération de la parole féminine autour du #metoo et de la prise de parole de l'actrice Adèle Haenel ont marqué les années 2018 et 2019. L'année 2020 nous introduit en France à un registre encore autre, qui n'est plus celui de la dénonciation. Avec le livre de Vanessa Springora, *Le Consentement* (1) s'ouvre un nouveau chapitre dans cette libération de la parole, celui de l'écriture. Si le #metoo a permis de prendre conscience de la massivité du phénomène de harcèlement subi par les femmes, il n'a pas pour autant rendu compte de la complexité de la position féminine. Le précieux témoignage littéraire de Vanessa Springora a le mérite de montrer que ce n'est pas parce qu'il est question de harcèlement ou d'abus, que la dimension du désir au féminin, de la sexualité féminine en tant que distincte de la sexualité masculine, celle de l'amour et de ses abîmes, n'est pas en jeu. C'est là la puissance de l'écrit.

Trois points m'ont particulièrement marquée, en tant que femme de la même génération que Vanessa Springora, mais aussi en tant que psychanalyste. Le récit s'intitule avec délicatesse *Le Consentement*. Or le consentement porte en lui une énigme. Sait-on exactement à quoi on consent lorsqu'on consent par amour à se faire l'objet du désir d'un autre ? Le consentement ne comporte-t-il pas en lui-même une ambiguïté qui fait que si l'on accepte tout ce qui pourra arriver, on est de ce fait dans le dénuement par rapport à ce à quoi on consent ? « Comment admettre qu'on a été abusé quand on ne peut nier avoir été consentant (...) quand on a ressenti du désir ? » (2)

La grâce et la puissance de ce récit est de se situer au niveau de ce que signifie, pour une très jeune fille qui rêve de devenir une femme, la rencontre avec le désir de l'Autre. Ce prix accordé au désir de l'Autre n'est ni soumission aveugle, ni faiblesse condamnable, mais pure position féminine assumée. C'est ce que trahi le pervers.

À lire *Le Consentement*, on saisit ce que signifie consentir à quelque chose qui dépasse ce à quoi nous croyions avoir consenti. On saisit que consentir au désir de l'Autre ne va pas sans angoisse. Consentir à la féminité est toujours un franchissement pour une jeune femme. La première rencontre, celle au cours de laquelle une jeune fille perd sa virginité, laisse sur son corps des stigmates ineffaçables. V. dit qu'en vertu du désir qu'elle éprouvait, elle ne s'est jamais identifiée à une victime. Là où elle a cru que le désir de l'Autre voulait l'éveil de son désir à elle, elle a été abusée. C'est parce que le devenir femme en passe par ce consentement à être désirée que l'abus est une trahison du consentement lui-même.

L'effet traumatique ne vient pas seulement d'avoir été initiée trop précocement à des pratiques sexuelles qui n'étaient pas de son âge, et cela par un homme de cinquante ans alors qu'elle n'en avait que 14. Mais c'est le fait d'avoir désiré cet homme et cru l'aimer, qui fait trauma. C'est en ce point de vulnérabilité qu'agit le poison de la mauvaise rencontre. Car ce à quoi elle consent alors en vertu du désir éprouvé, c'est au forçage. Il y a donc eu duperie. Elle a cru consentir à être un objet de désir et d'amour. Elle est devenue un pur objet de jouissance pour l'autre.



La mauvaise rencontre est venue répondre à un flottement existentiel, celui d'une collégienne de 14 ans – prise entre une mère adorée un peu égarée, avec qui elle semble ne faire qu'un, et un père indifférent à son existence. C'est au moment où elle attend un homme, comme on attend un père, que surgit celui qui fera d'elle sa proie. Le père qu'elle rencontre n'est ni celui de l'amour, ni celui du désir, mais celui de la jouissance, celui qui, abusant de la fascination qu'il exerce, assouvit ses propres pulsions. Après la mauvaise rencontre – crise d'angoisse, épisode anorexique, moment de dépersonnalisation viendront signer le séisme qu'a été pour elle cette première histoire qui n'était pas de l'amour.

« Depuis combien de temps avais-je perdu trace de moi-même ? » (3) Perdre la trace de soi-même, voilà une expérience proprement féminine, qui peut condamner une femme à l'inexistence. La mauvaise rencontre est aussi venue rejouer le trauma après coup, celui de la nuit où, encore enfant, elle entend une scène violente entre ses parents. Ce « retourne-toi », adressé par son père à sa mère lui reviendra de cet homme auquel elle ne pourra se soustraire à 14 ans comme on ne peut se soustraire à un impératif de jouissance féroce.

Enfin ce récit personnel pose la question d'une époque – les années soixante-dix – où de grands intellectuels comme Sartre, Beauvoir, Barthes, Deleuze, Derrida... ont cherché, en signant des pétitions, à protéger des hommes dont la pédophilie était avérée. Tout brillants qu'ils aient été, n'étaient-ils pas un peu égarés sur la question de la libération sexuelle pour ne plus faire de différence entre le désir et la pulsion ?

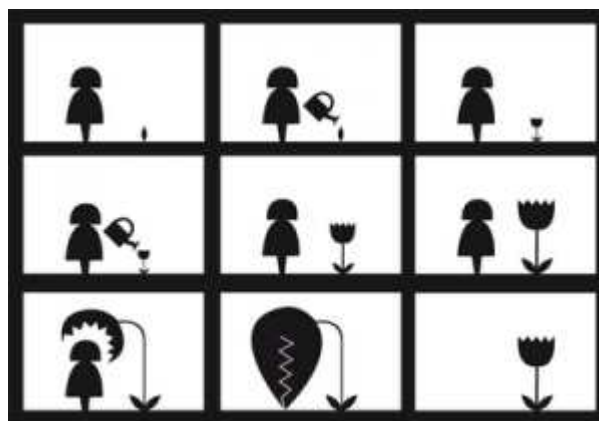
Ce livre d'une femme qui s'en est sortie grâce à la psychanalyse, grâce à une proviseur de lycée qui a su faire une place d'exception à son drame subjectif et grâce à un homme en qui elle a pu avoir confiance, nous montre que l'affaire du désir et de la jouissance est plus complexe que ce que l'on résume d'une seule formule : *la domination masculine*. Il nous interroge aussi sur les limites de la libération sexuelle. La jouissance sans entraves conduirait-elle à légitimer l'arrachement à l'autre de son consentement pour s'assurer d'en faire un objet sexuel à sa mesure ?

Si Vanessa Springora a consenti à ce premier amour, son corps, lui, disait « non » à quelque chose. Son corps l'a rappelée au réel du trauma. C'est là encore la puissance de la lettre. C'est aussi ce qu'on apprend à lire dans une analyse. L'écriture permet ici de cerner ce que la seule libération de la parole publique passe sous silence. Si être désirée a du prix pour une femme, le consentement au féminin doit pouvoir continuer à se frayer une voie, par-delà les questions de genres. C'est par l'amour d'un autre homme qu'elle s'en sort. Nulle guerre des sexes dans ce livre. Mais en revanche une affirmation de la féminité comme un consentement à un désir qui confronte toute femme à un risque.

1 : Springora V., *Le Consentement*, Grasset, 2020.

2 : *Ibid.*, p. 163.

3 : *Ibid.*, p. 173.





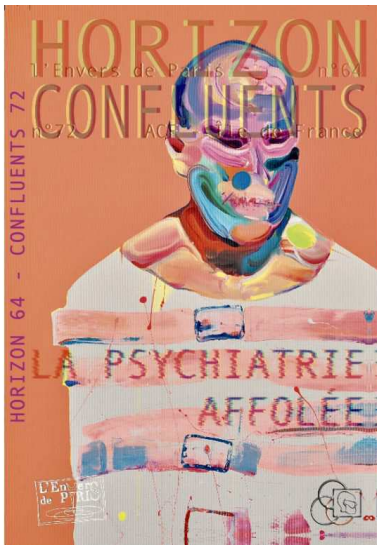
La psychiatrie affolée **À propos de *Horizon 64 / Confluents 72***

par Romain-Pierre Renou

*« Quelque chose auquel on ne comprend rien,
c'est tout l'espoir, c'est le signe qu'on est affecté.
Heureusement qu'on n'a rien compris,
parce qu'on ne peut jamais comprendre
que ce qu'on a déjà dans la tête. » (1)*
Jacques Lacan

Il y a un texte que vous ne trouverez pas dans le numéro spécial *Horizon 64 / Confluents 72*, qui rassemble les conversations organisées par L'Envers de Paris et l'ACF Île-de-France autour d'une question politique d'actualité : « La psychiatrie, aujourd'hui et demain. Quelle place pour la psychanalyse ? » Cette tentative de cerner ce qu'il en est, à l'heure actuelle, de la conjonction entre psychiatrie et psychanalyse n'est pourtant pas sans faire résonner l'allocution de Lacan du 10 novembre 1967 – adressée à des psychiatres en formation, dans le cadre du Cercle d'études psychiatriques – connue sous l'intitulé « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne » (2).

Lacan questionne alors la place de la psychanalyse dans la formation du psychiatre. La psychanalyse étant encore entourée à cette époque d'un prestige certain, il pointe le « malentendu » circulant sur ce qui en est attendu par le psychiatre en formation – et qui rencontre un « préjugé commun » largement partagé –, à savoir de pouvoir mieux « comprendre ses malades ». La psychanalyse n'a nullement pour essence « de répandre la compréhension ». Il souligne qu'en présence du « fou », qui est au cœur de l'histoire de la discipline psychiatrique, apparaît qu'il y a « quelque chose qui ne va pas du côté de la compréhension ». C'est une orientation éthique que Lacan indique : ne pas perdre de vue la dignité de la faille qu'imprime le signifiant sur tout être parlant et maintenir ouvert ce point d'énigme face à l'universalisation du sujet qu'engendre nécessairement « l'expansion et [...] la dominance du sujet pur de la science ». Lacan précise que l'universalisation du sujet qui caractérise notre temps se paye du prix d'« un certain malaise » qu'est « la ségrégation » – « c'est la rançon de cette universalisation pour autant qu'elle ne résulte que du progrès du sujet de la science ».



En écho à l'invitation de Lacan aux psychiatres de témoigner de ce malaise – « C'est précisément en tant que vous êtes psychiatres que vous pouvez avoir quelque chose à dire sur les effets de la ségrégation, sur le sens véritable que ça a » –, des psychiatres et des psychanalystes se sont exprimés lors de ces conversations tenues en 2018-2019. Mais encore d'autres professionnels ont pu faire savoir comment ils ont affaire avec la folie aujourd'hui, sur le terrain, dans le champ en ruines de la psychiatrie : psychologues travaillant dans les hôpitaux, juges appelés selon la loi à décider de la mise en liberté ou non de certains fous, etc. Vous lirez comment le désir pour la psychanalyse se transmet au travers des initiatives et inventions variées de praticiens qui se servent de la boussole de l'orientation lacanienne.

De l'intervention d'Éric Laurent vous (re)trouverez le texte « La translation diagnostique et le sujet » (3), publié ici dans son contexte, c'est-à-dire en regard de celle de Patrick Landman lors de la même soirée. Ce dernier évoque une expérience personnelle qui n'est pas sans rappeler le « concernement » (4), terme qu'emploie Lacan pour désigner la position du psychiatre face à la folie.

Ce n'est pas un hasard si ce numéro s'ouvre par un commentaire détaillé du « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne » par Clotilde Leguil. Si elle ne fait pas partie de la série de ces conversations, cette conférence d'ouverture du cycle « Psychiatrie, psychanalyse et malaise social » (5) en inaugure le propos. Deux autres textes hors série de ces conversations concluent la publication. Une étude de Dominique Wintrebert propose un point de vue hors psychiatrique sur la question « trans » qui n'est pas sans rapport avec ce que Lacan, dans cette intervention à Sainte-Anne, fait valoir du caractère toujours disruptif et opaque de la sexualité dans le champ de la vérité : « quoi que vous fassiez, messieurs-dames, vous ne serez jamais absolument sûrs d'être mâles ou femelles ; ça, ça c'est la chose ». Enfin l'artiste Maxime Fomenko a accepté de nous parler de son acte créateur et une de ses œuvres donne son enveloppe à ce bel ouvrage.

Ce numéro se révèle aux lecteurs un outil dans sa fonction politique : comme Pierre Sidon l'énonce avec force dans son éditorial, il vise – simplicité essentielle – à maintenir une marge pour « *préserver la fonction de la parole* ».

1 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2007, p. 105.

2 : Lacan J., « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne » (10 novembre 1967), inédit, retranscription disponible sur internet.

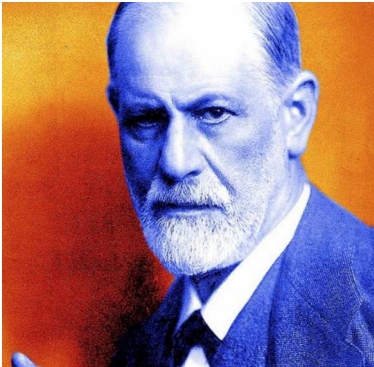
3 : Laurent É., « La translation diagnostique et le sujet », première publication dans *La Cause du désir*, n° 102, juin 2019.

4 : Lacan J., « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne », *op. cit.*

5 : « Psychiatrie, psychanalyse et malaise social », cycle de conférences co-organisé par I. Bastian-Dupleix & C. Leguil à la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou, en 2018-2019.

Entretien avec le docteur Daniela Finzi, directrice de recherche au Musée Sigmund-Freud à Vienne

par **Élodie Maurot** dans *La Croix*



Texte paru sous le titre « L'intérêt pour Freud dépasse celui pour la psychanalyse » dans [La Croix](#).

À Vienne, où Freud élaborait son œuvre, le Musée Sigmund-Freud est un bon observatoire de la popularité du père de la psychanalyse.

— *Quelle place la figure de Freud occupe-t-elle dans la mémoire collective ?*

Freud est devenu une figure publique, non seulement pour les Autrichiens, mais au niveau mondial. Chaque année, nous recevons des touristes de plus de 115 pays. Beaucoup d'Allemands, mais aussi des Nord-Américains, des Français, des Brésiliens et de plus en plus de visiteurs venant de pays où la psychanalyse ne joue jusqu'ici aucun rôle : pays asiatiques, africains, islamiques... L'intérêt pour Freud, comme personnalité intellectuelle, dépasse l'intérêt pour la psychanalyse.

— *L'Autriche a-t-elle mis du temps à reconnaître son importance ?*

Il faut bien voir d'où nous venons. Les psychanalystes, qui étaient en majorité juifs, ont quitté Vienne et (de) l'Autriche après l'Anschluss en mars 1938. En juillet déjà, la psychanalyse était quasi morte. Ensuite, dans les années 1950 et jusqu'aux années 1980, l'Autriche s'est uniquement pensée comme la première victime de Hitler. Elle est restée paralysée avec ce mensonge. Il a fallu des pressions internationales, venues notamment des États-Unis, pour que les autorités autrichiennes s'intéressent à Freud en 1968 et que l'idée d'un musée installé dans son ancien appartement viennois (*situé Berggasse, 19, NDLR*) prenne forme. Le Musée Sigmund-Freud a été ouvert en 1971 à l'initiative d'une association, la « Sigmund Freud Gesellschaft », et avec le soutien d'Anna Freud.

— *Quel regard la ville de Vienne porte-t-elle sur Freud aujourd'hui ?*

Il est très clair pour tout le monde que Freud a été obligé de fuir Vienne et l'Autriche en 1938. Des gestes ont été posés ces dernières années, comme l'inauguration du Parc Sigmund-Freud. Le soutien de l'État et de la ville à notre musée participe d'une forme de réconciliation avec le passé. Par ailleurs, la ville a bien perçu le potentiel touristique de cette figure. Les campagnes de l'office de tourisme l'utilisent régulièrement. Dans une capitale qui a eu une grande offre culturelle autour des années 1900, la figure de Freud a l'avantage de montrer que Vienne n'est pas qu'une ville du passé.

— *Quelle est la place de la psychanalyse aujourd'hui en Autriche ?*

La psychanalyse est active, en croissance, avec beaucoup de jeunes candidats qui s'y intéressent. Jusqu'à il y a peu, elle n'avait pas de lieu fixe à l'université, mais actuellement un programme se met en place à Vienne pour que la formation des psychanalystes se fasse aussi à l'université, dans les facultés de médecine, en lien avec les associations de psychanalyse. C'est un important signe de reconnaissance de la psychanalyse et de Freud.

— *Votre musée est actuellement en travaux. À quoi ressemblera-t-il en mai prochain ?*

Notre souhait est qu'il ne soit pas qu'un musée. Nous souhaitons que le visiteur se rende compte que Freud a établi et développé une nouvelle discipline, une nouvelle science et une nouvelle thérapie qui restent vivantes. Puisque nous avons la chance de nous agrandir, tout un étage sera consacré à notre bibliothèque, la plus importante au monde avec celle de la *New York Psychoanalytic Society & Institute*.

Pour ce qui concerne les appartements où Freud a vécu de 1896 à 1938, tout le parcours de visite a été repensé pour faire dialoguer les lieux avec sa pensée. Dans la chambre qu'il partagea avec sa femme Martha, nous évoquerons *L'interprétation du rêve* ; dans le salon, les questions de société et la *Psychopathologie de la vie quotidienne* ; dans son cabinet, la cure par la parole ; dans le bureau, l'élaboration de la théorie et l'importante correspondance de Freud... C'est la première fois que nous avons l'occasion de repenser l'ensemble des lieux pour en faire un vrai musée.

Texte original paru le 13 septembre 2019 à lire [ici](#).



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI